

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald MATHEY

Un ami : III. Le Polémiste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 213-226

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UN AMI

III. Le Polémiste.

Dans la vaste abbaye tout se tait, tout repose. Sur ma fenêtre, une brise légère incline et relève tour à tour les gracieuses tiges d'un géranium. «Viens, me dit-elle, de sa voix murmurante, viens goûter la poésie des choses nouvelles ou rajeunies. Dieu travaille dans les germes qui se gonflent d'allégresse. Pour répondre la première à son appel, déjà l'humble violette ouvre, emmy le gazon, la petite corolle, dont la senteur te fut si chère. Au travers des cieux, vois avec quelle royale nonchalance glisse sur les nuées, où se joue sa lumière, l'astre que les Ecritures font synonyme de la beauté. Dépose ta plume, viens à ta fenêtre jouir de la fraîcheur du soir et du laborieux recueillement de la nature ; puis laisse ton cœur s'émouvoir; il va chanter comme une lyre sous les doigts du Tout-Puissant !»

Tes paroles sont enivrantes comme ton haleine, o brise printanière ! Je voudrais t'écouter encore, te respirer, te confier ce qu'à nul autre je ne confie ! Mais trop souvent, charmeuse, ton caressant babil demandait un instant pour dérober une soirée. Aujourd'hui, longtemps négligé, le devoir est là qui me presse. Tu peux taquiner cette feuille et mes cheveux ; mais ne prétends à rien de plus. N'essaie pas de me tenter: je te dirais « à demain ! » et fermerais ma fenêtre.

D'ailleurs, ma chère, les splendeurs physiques ne sont pas les seules que Dieu fit. L'âme humaine est plus belle que tous les mondes; son étude, plus attrayante et instructive. Dans ce « gros livre » que tu frôles en passant d'une aile dédaigneuse, un homme s'est peint, dont les qualités seules - je dis qualités et pas encore vertus - offrent plus de vraie grandeur et d'intérêt que tous les spectacles de la nature.

Peut-être le connais-tu? Il t'aimait. Souvent, dans les vertes campagnes, fatigué par

« Onze mois de pavés, de journaux, de marchands, »

il présentait son front brûlant à la fraîcheur de tes caresses. Te disait-il ses luttes, ses espérances et ses plans de bataille? L'inspiratrice de ses articles littéraires, les premiers intelligibles pour des enfants de quinze ans et les premiers que je goûtais, était-ce toi?

Il y avait dans ses jugements une hauteur de vues que tu ne pouvais certainement pas lui donner. Je doute qu'il t'ait consultée avant de condamner le « poète national, » dans ses chansons amoureuses, écrites sans une lueur d'amour, avec la seule flamme de la sensualité. Mais il y avait, en même temps, une si entière compréhension des beautés de tous genres, un enthousiasme si chaud, une verve si endiablée! Franchement, il ne devait pas écrire ainsi dans la calme atmosphère d'un cabinet.

Ah! si nous pouvions relire ensemble les pages émues ou railleuses qu'il consacre à Musset, à Lamartine, à Hugo! Avec quelle dignité chrétienne, quelle sympathie d'artiste, quelle délicate pénétration il reconnaît les

mérites, pour blâmer ensuite, et plaindre, le brutal emportement de la passion dans le premier, les vaniteuses faiblesses d'un grand cœur chez le second, et dans le troisième, l'immensité d'un orgueil qui s'adorait lui-même ! Quelle originalité facile et quelle haine du lieu commun ! Hugo n'avait pas d'esprit, on le savait ; mais Veillot paraît nous l'apprendre, quand il dit : « Sur le dos de cet aigle, il y a des plumes d'oie. »

J'ai redemandé quelques *Mélanges* pour rafraîchir l'impression que j'avais conservée de ces études. J'aurais aimé revoir aussi les magistrales leçons de français ou de latin données aux professeurs de l'Université : MM. Goumy, Etienne, Nisard, etc ; sa spirituelle appréciation du talent de Rémusat - dont la fatuité avait cavalièrement traité de Maistre ; ses polémiques enfin avec MM. Plée, Jourdan, Gaduel, Sauvestre, la Guéronnière, « qui passe en se faisant du bien. » Malheureusement tous ces volumes étaient « en route », sauf le deuxième de la troisième série.

Quant aux notes, j'en ai très peu. Il fallut renoncer à en prendre : me mettais-je à écrire, je voulais tout relever. Parcourons cependant mes vieux cahiers ; peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Voici deux mots à propos d'un sermon de Bossuet sur l'Immaculée-Conception : « Jamais ce génie n'a pris un vol plus magnifique et plus ardent ; jamais il n'a été plus haut chercher la lumière et n'a déchiré d'un plus vaste coup d'aile le nuage qui la cachait aux yeux. » — Bossuet se louerait-il lui-même ?

Voici le portrait de Rousseau, de cet homme « qui a

passé sa vie à renier trois choses : son Dieu, sa patrie et ses enfants. » Il est si vigoureusement dessiné que j'ai bien envie de le relire encore. Mais non, ma douce amie, nous le savons presque par cœur : le temps fuit, passons.

Arrêtons nous un instant avec Voltaire. La société n'est guère propre ; heureusement le personnage est présenté d'une manière qui nous empêchera d'être séduits. Le *Siècle*, je crois, travaillait à élever un monument au « Roi-Voltaire, » dont il glorifiait les œuvres, pensant faire aux catholiques un bel affront. Veillot vint à son aide pour faire connaître le héros. Il dit la vanité souffrante, la basse envie, les ignobles transes qui remplirent cette vie ; puis ayant raconté les diverses bastonnades dont elle fut émaillée, il ajouta : « Sans doute, personne n'est à l'abri d'une brutalité ; mais une seconde bastonnade explique la première, une troisième bastonnade justifie les deux précédentes, et à la demi douzaine il devient clair que toutes furent trop méritées. Tant de coups de bâtons ne pouvaient tomber qu'à leur place. »

Cet art de lancer le trait droit et ferme, il le possédait déjà, lorsque, jeune homme de vingt ans, il dirigeait, à Périgueux, le *Mémorial de la Dordogne*. Deux politiciens du pays, raconte M. Eugène Veillot, l'ayant agacé particulièrement, il fit un jour contre l'un et l'autre, un long article dur et railleur, que terminait ce rondeau :

« Que j'aime les produits de vos plumes légères

« O ! Roux ; ô ! Teysonnières !

« Que j'aime vos grands airs ! que j'aime vos courroux !

« O ! Teyssonnières, ô ! Roux !
« Tous deux vous vous montrez de diverses manières,
« O ! Roux, ô ! Teyssonnières !
« Mais de toutes façons on se moque de vous,
« o ! Teyssonnières, ô ! Roux !

Pour cette fois, il n'alla pas encore sur le pré. Mais un autre adversaire, ayant fait contre le *Mémorial* un virulent article, signé E.B., Louis termina ainsi sa réponse: - «L'auteur de cet article l'a signé: E.B., c'est incomplet; il fallait E. B. T.» Il y eut rencontre au pistolet, à quinze pas, Veuillot reçut la balle de son adversaire dans sa redingote. A son tour, il visa. Le coup ne partit point. Malgré la demande de l'« hébété » il ne voulut pas recharger, et dit aux témoins: «allons ! que ce soit fini, et qu'il rentre chez lui; ses parents peuvent être inquiets.»

Dans un autre duel, il avait le choix des armes. Il choisit le couteau. On s'en étonna. - « Ne faut-il point un couteau, dit-il, pour ouvrir une huitre ? » Des deux cotés on se mit à rire et la chose n'eut pas d'autres suites.

Le charme de cet esprit, c'est qu'il n'est jamais recherché, ni prodigué outre mesure. Dans les articles du *Journaliste*, qui sont de véritables armées en marche, il agit comme une cavalerie légère et rapide, protégeant les ailes, poussant une pointe, engageant des escarmouches. Au centre, les réflexions sérieuses, les raisons fondamentales s'avancent en phalanges serrées, comme une solide infanterie. Par ci, par là, quelques phrases détachées me paraissaient, il y a deux ans, ne pas être assez liées au reste du sujet. Je vois aujourd'hui

qu'elles sont des éclaireurs chargés de sonder le terrain, d'étudier les forces de l'ennemi et ses points faibles.

L'habile tacticien n'engageait pas toutes ses troupes à la première rencontre. Il cachait d'abord les meilleures, et savait amener la lutte sur le terrain où elles étaient établies. Le combat engagé, elles paraissaient, les unes après les autres ou toutes à la fois, selon qu'il voulait prolonger l'affaire ou la terminer d'un seul coup.

Il savait aussi varier la nature de l'arme avec les circonstances. Il honorait d'une discussion sérieuse les adversaires qui apportaient dans la polémique, du style, des pensées et de la bonne foi. Il ne s'attardait pas à raisonner avec les autres. Ceux qui se présentaient à lui « insolemment dénués de décence et de culture », il les sifflait. Presque toujours, dans ce cas, il retournait contre eux leurs propres armes.

Une revue lui était parvenue avec l'analyse d'un prétendu chef-d'œuvre de poésie matérialiste. Après nombre de phrases dédaigneuses sur la petitesse des religions, on y lisait :

- « La nature se meut depuis l'éternité.
- « Le mouvement féconde et la nature enfante.
- « Et jamais les soleils, leurs fils, n'ont avorté.
- « Et rien n'arrêtera leur course triomphante.
- « Les molécules sœurs s'attirent, un contour
- « Les revêt d'unité; leurs vertus se combinent__

Après avoir prouvé, par cette citation, que l'on pouvait tout expliquer, sans recourir à l'Hypothèse-Dieu, le critique athée fait une prière ; car « un athée peut prier comme un autre, avec cette seule différence que

ce qu'il demande est juste. » Il demande de pouvoir « prendre place au soleil sans être traité de bête fauve. »

« Pauvre athée, lui dit le compatissant Veuillot, allons, prenez votre place au soleil ! Ceux qui vous traitent de bête fauve exagèrent un peu. Vous n'avez rien *de fauve*.

« Mais par exemple, quand il vous prendra fantaisie de prier, ne demandez point de n'être pas sifflé, car ce ne serait plus une chose juste et la nature elle-même défendrait que vous fussiez exaucé.

« Les molécules sœurs s'attirent... »

et il n'y a pas de molécules plus sœurs que les molécules qui font l'athée et celles qui font le sifflet : quand les unes se montrent, les autres prennent leur élan.

« Et rien n'arrêtera leur course triomphante ! »

Il faut que la jonction s'opère, il faut que les vertus se combinent.

O ! la bonne nature qui a fait ce vent pour dévorer ces miasmes et qui a voulu que Spinoza devint père de Gringalet et de Jocrisse ! »

On voit, par cet exemple, comment il portait la guerre sur territoire ennemi. Presque toujours provoqué, il est presque toujours assaillant. Il avait le génie de l'attaque. Du moindre fait, il tire des ressources inattendues ; tous ses mots sont des soldats qui envoient leur trait, et frappent juste. Ils s'élancent alertes et gais, avec la *furia francese*. Et, comme ils défendent toujours une bonne cause, le mot de Guillaume me revient à la mémoire, quand je les vois défiler : « Ah ! les braves gens !

M. Quinet les eut souvent à ses trousses. Après

Menfana, il avait écrit à Garibaldi pour lui donner tous les honneurs de la bataille. Le « héros » à chemise rouge, n'avait, disait-il, que des enfants à opposer à une multitude innombrable de catholiques; il avait contre Lui deux ou trois nations, etc. etc.

« Pour saisir toute la saveur de ce bulletin, il faut avoir vu, écrit Veillot, le représentant du peuple Edgar, colonel Quinet, à la tête de sa légion en 1848; c'est-à-dire, à la tête de son cheval, qu'il n'enfourcha jamais. Car ce fougueux prophète et belliqueux tribun n'a jamais pu monter ni cheval ni tribune. Il n'est pas né cavalier. Pégase aussi lui a joué de mauvais tours. Un jour croyant l'avoir sellé et bridé, il donne de l'éperon, il part. Où alla-t-il ? nul n'en sait rien. Il revint après une longue course déchiré, contusionné, moucheté de bleus, hérissé de bosses, bègue, sourd, boiteux, ahuri, furieux pour le reste de ses jours, traînant un poème épique... »

Dans notre Littérature, Molière seul peut-être, a possédé, au même degré, cet art de découvrir les ridicules et de les relever. Mais pour amuser son auditoire, tout lui est bon; il sacrifie tout. Nous pouvons dire, au contraire, à l'immortel honneur de Veillot, qu'il ne consacra jamais son talent à discréditer une vertu, à flatter un préjugé, à moquer le bien, à soutenir le mal.

Le Bien, le Mal ! Notre siècle, en général, n'a pas compris la portée de ces deux mots. Ce qui le prouve, c'est l'effort immense qu'il a fait pour les concilier. Dès que mon cher Journaliste fut devenu chrétien, il perdit

cette folle espérance. Il se prit pour le bien, d'un amour, et pour le mal, d'une haine, que rien ne put affaiblir. Persuadé que « la vérité seule concilie, » il cherchait la conciliation dans le triomphe de la vérité. Aucune erreur n'obtint, de lui, même la complicité du silence. Qu'elle fut puissante ou non, il l'attaquait résolument et démasquait ses fauteurs. Aucune vérité, méconnue ou proscrite, ne se vit fermer la porte de l'Univers ; plus elle avait besoin d'aide, plus on lui en donnait. Veillot méritait ainsi la reconnaissance de la postérité ; mais il excitait aussi les haines de ses contemporains, de ceux du moins, qui « se diront toujours blessés, quand on blesse le mal. »

Intimidés par les clameurs des impies, ses adversaires catholiques l'accusaient de manquer de prudence. « On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec un tonneau de vinaigre » disaient-ils. Longtemps agacé, il finissait enfin par répondre. Il montrait leur condescendance à l'égard des journaux hostiles à la Religion, et la récompense qu'ils en recevaient en éloges moqueurs ; il montrait tous les sacrifices faits, au dépens de la vérité, pour acquérir cette popularité trompeuse, dont jouit, chez l'ennemi, un adversaire infidèle à son drapeau ou incapable de le défendre, - et qui n'est que prostitution. « Voilà le miel, ajoutait-il, qui a vu les mouches ? »

Mgr. Dupanloup fut un des plus ardents à l'attaquer. A ses yeux, l'animosité de la presse révolutionnaire contre l'Eglise était l'œuvre exclusive de Louis Veillot.

Lorsque l'univers fut supprimé, quand

Devenus forts par sa faiblesse

beaucoup de journaux lui donnaient le coup de pied de l'âne, et, dans leurs polémiques, s'élevaient contre la religion, avec un « caractère inouï de véhémence et d'iniquité, » Dupanloup voulut intervenir. Il fut plus insulté que Veillot lui même. On l'accusa de faire grand mal au christianisme, d'empêcher des conversions etc., bref tout ce qu'il avait reproché à l'Univers.

Outre que Louis Veillot connaissait la guerre et les armes qu'il fallait y employer, il ne se sentait probablement pas porté vers la prudence — humaine — par les exemples de ceux qui la prêchaient si bruyamment. On se servait, en effet, contre lui, de moyens plus révoltants encore que prudents. L'histoire de l'Eglise en montre de semblables dans la main de tous les sectaires.

Il n'usa jamais de pareils procédés dans aucune de ses batailles. La loyauté chevaleresque de son caractère l'en éloignait invinciblement. Et c'était une force. En faisant des « réponses directes à des questions qui ne l'étaient pas, » il embarrassait tous ses contradicteurs tortueux. Sa méthode de *réduction à l'absurde*, comme nous disons en mathématiques, et son habitude d'appeler par leur nom les hommes et les œuvres, leur étaient particulièrement désagréables. Il paraît assez juste que l'on prenne publiquement la responsabilité de ses actes publics ; mais telle est cette espèce : moquez-vous de Dieu, de son Eglise, de la vertu, de leurs adversaires : rien de mieux. Moquez-vous d'eux : ils bondissent. Ils ont l'épiderme chatouilleuse. Veillot le savait et il les prenait par là. Faisons comme lui.

Les clameurs des théoriciens du mal, qu'il fouettait d'un bras nerveux et impitoyable, lui importaient fort peu. Il dormait tranquille sous « la plus terrible averse d'encre empoisonnée ». — La calomnie se trahit toujours.

« Il aima la pauvreté comme la fière sauvegarde de sa liberté ; » il voulut ne rien être afin de pouvoir dire la vérité à tout le monde. Sans attaches, sans intérêts, incapable du reste de consulter ses intérêts, il ne reculait jamais. On ne l'ignorait pas. Aussi, plus d'un écrivain, sur le point d'attaquer une institution catholique, s'arrêtait à la pensée d'une rencontre avec l'Univers.

L'issue en est douteuse et le péril certain...

se disait-il après réflexion, et il prenait la tangente.

L'audace est pour beaucoup dans la fin heureuse de n'importe quelle guerre. Nous voyant sous les armes la comète, qui s'apprêtait à étriller la terre, n'a-t-elle pas dû remettre sa visite à plus tard, - quand l'indigne campagne, entreprise contre le tabac, peut-être aura triomphé ? Mais, sans justifier son audace par le succès de sa polémique, Veuillot n'avait-il pas raison de ne point consulter une lâche prudence pour démolir ces hommes que la loi n'atteint pas et dont les ouvrages peuplent les rues de voyous, les bagnes, de scélérats, et les hospices, de fous ? Pourquoi ces corrupteurs seraient-ils inviolables ? pourquoi la gloire à eux, et à leurs victimes la honte ? Les honorer, c'est encourager le vice : bien des crimes sont le fruit d'une monstrueuse émulation.

Mais s'il ne permettait pas à la charité de blesser la justice dans ses jugements, il éprouvait une grande pitié pour tout ce qui n'était que faiblesse. Il aimait le peuple d'un amour tendre et fort; ce fut un des motifs de sa conversion. Mais il ne le servait pas par des proclamations ampoulées, qui déguisent à peine la réclame. Il le servait comme Notre Seigneur le faisait lui-même: par ses actions et son amour. Quoi d'étonnant? Tous ceux qui se sentent à la tête, au cœur, ou au bras, une force, éprouvent le besoin de protéger quelqu'un. Les faibles même ont ce désir : en voici un exemple qui, je l'espère, ne sera pas trop compromettant.

Mon voisin voulait jeter un vase de géranium qu'il estimait perdu. La pauvre fleur avait l'air bien misérable : les tiges étaient jaunes; jaunes aussi les feuilles, et ratatinées et pendantes ; les racines, serrées dans un bloc de terre aride, comme dans un étau, étouffaient. J'en eus pitié, la demandai et l'obtins.

C'était au commencement de mars. Le soleil, vers les neuf heures et demie, léchait ma fenêtre. Je m'échappais alors de la classe et courais sortir le vase, préalablement arrosé. Par crainte de la gelée, chaque soir, je le rentrais. Bientôt de petits yeux se montrèrent sur les tiges ; ils étaient d'un blanc jaunâtre. Je crus bon de tailler la plante en conservant ce qu'elle avait de plus joli. L'opération réussit à merveille, et peu de jours après de mignonnes petites feuilles vertes se développaient autour des boutons. Un parfum subtil

encore, mais déjà perceptible à mon attentive affection, s'en dégagait, aimable comme la reconnaissance.

Je portais sur cette fleur tout ce que je me sentais là, - à gauche, entre la ceinture et l'épaule. Pour hâter son développement, je demandai à M. le Procureur la permission d'aller prendre un peu de terre au jardin, lui promettant d'y laisser celle que contenait mon vase. Bien qu'il perdit au change, il s'exécuta avec une bonne grâce dont je le remercie. Le géranium fut transplanté avec l'aide d'un ami complaisant. Pour le plaisir de la vue, un peu de mousse entoura le fond des tiges.

Dès ce moment, la plante a beaucoup profité. Elle n'a pas moins de dix sept feuilles, qui en s'inclinant sous ton souffle amoureux, ma douce brise, paraissent saluer leur père....

O ma brise ! voici encore une nuit passée entière avec toi ! J'ai fait mon devoir en te causant, mais le sujet n'a été qu'à peine effleuré ; la fatigue est venue. J'aurais voulu donner une vue d'ensemble sur les qualités du « Polémiste » : tu m'as caché ce but. Je le regrette un peu: il est dur de rester deux mois sous le poids d'une humiliation. Je renvoie aux vacances les petites études que je me proposais de faire sur le chrétien, sur l'écrivain et sur l'exemple que tous deux nous ont donné. Il faut regagner le temps perdu avec toi, ou tes amis de la Littérature. L'examen de maturité approche. J'ai tout lieu de craindre que ces Messieurs de la Commission ne me traitent comme la fourmi fit la cigale. — Moi, qui ne sais pas même danser !

Ma grande espérance est la prière. Pour te punir de tes fautes passées, et comme

Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on te mésestime, on te chérit encore,

pour te punir aussi de tes méfaits à venir, je te condamne à ceci : sur les chemins aimés de la Combe, si tu rencontres de mes connaissances, descendant au temple de paroisse, suggère leur de réciter quelques grains de chapelet « po cé à Pierre Mathey, que l'est à Saint-Mauri. »

Et maintenant va, ma tendre amie. Je te dis adieu. Les étoiles s'éteignent, le jour va poindre, déjà les premières rumeurs qui l'annoncent s'élèvent dans la ville.

Agaune s'éveille,
Je vais me coucher.

MATHEY.